



HAL
open science

Sur les traces des vikings

Gabriel Gustafson, P. Du Chatellier

► **To cite this version:**

Gabriel Gustafson, P. Du Chatellier. Sur les traces des vikings: Lettres de voyage du professeur Gabriel Gustafson au "Verdens Gang". Bulletin de la Société d'Archéologie du Finistère, 1908, pp.19. halshs-00848803

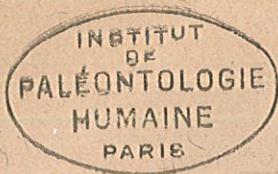
HAL Id: halshs-00848803

<https://shs.hal.science/halshs-00848803>

Submitted on 29 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Don de M^r H. BREUIL

Traduction éditée par
P. DU CHATELLIER

SUR LES TRACES DES VIKINGS

LETTRES DE VOYAGE

DU PROFESSEUR GABRIEL GUSTAFSON

au "Verdens gang"

EXTRAIT du *Bulletin de la Société Archéologique*
du Finistère

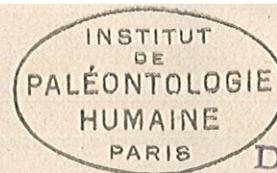
• QUIMPER
IMPRIMERIE A. LEPRINCE, 54, PLACE SAINT-CORENTIN

1908



8

9



Don de M^r H. BREUIL

J. DU CHATELLIER

SUR LES TRACES DES VIKINGS

LETTRES DE VOYAGE

DU PROFESSEUR GABRIEL GUSTAFSON

au "Verdens gang"

EXTRAIT du *Bulletin de la Société Archéologique*
du Finistère

QUIMPER
IMPRIMERIE A. LEPRINCE, 54, PLACE SAINT-CORENTIN

1908





Sur les traces des Vikings

LETTRES DE VOYAGE
DU PROFESSEUR GABRIEL GUSTAFSON
au " Verdens gang "

I

Lorsque des journaux annoncèrent la découverte d'une barque de vikings en Bretagne, ma première pensée fut de lancer en mer le navire d'Oseberg et de le conduire à pleines voiles rendre les honneurs militaires à son frère breton. Le navire d'Oseberg est bien approvisionné; il possède même une marmite et un complet assortiment d'ustensiles de cuisine; l'état de sa voilure lui permettrait encore une promenade et ses avirons sont assez bien conservés pour supporter les efforts d'une joute.

Mais ce mode de voyage n'est pas le seul et les circonstances nous imposaient un choix judicieux. Entre autres avantages, l'express présente celui de la rapidité; or, il fallait aller vite, car la presse donnait la découverte comme récente.

Le ministre d'Etat Gunnad Knudsen, qui s'est toujours

En faisant connaître la découverte, déjà presque ancienne, d'une sépulture scandinave à barque en Bretagne, les journaux avaient omis de signaler qu'il s'agissait d'une incinération. Aussi quand la nouvelle parvint aux archéologues de Christiana, crurent-ils que le navire n'avait pas été brûlé et, tel est l'intérêt porté, dans ce pays éclairé, à tout ce qui touche aux antiquités nationales, que le ministère norvégien de l'Instruction publique décida de faire étudier sur place les résultats de la fouille de Groix. La mission fut confiée au savant professeur d'archéologie de l'Université de Christiana, M. Gabriel Gustafson, qui est directeur du Musée de l'Université et dont la merveilleuse exploration du tumulus à navire d'Oseberg est universellement connue et admirée.

Les quatre lettres ici traduites du norvégien ont été adressées par M. Gustafson au journal le « Verdens gang » de Christiana. C'est de tout cœur que nous devons remercier leur auteur des sentiments affectueux qu'il manifeste pour notre pays.

intéressé aux navires vikings, s'est de suite montré ardent partisan de l'étude sur place, qu'avec une louable promptitude avait déjà préconisée le « Verdens gang ». L'article du « Verdens gang » paraissait le dimanche, le lundi j'étais en route.

Il fut cependant indispensable de faire quelques démarches préalables. Autrefois, quand les vikings voulaient étendre leurs expéditions aux côtes occidentales de la France, ils commençaient par remonter la Seine jusqu'à Paris. Le mieux était donc de me rendre à Paris. Mais les vikings n'y paraissaient que pour piller, tandis que je n'y allais que pour solliciter respectueusement des recommandations et me munir de bons papiers. Il convenait de commencer par Paris où je pourrais sans doute me procurer aussi des renseignements.

Grâce à l'extrême bienveillance du ministre de France, M. Delavaud, qui témoigna le plus vif intérêt à l'entreprise, j'obtins pour mon voyage les meilleures recommandations, non seulement auprès des autorités officielles, mais auprès de quelques-uns de ses amis personnels.

Un tel appui me parut d'autant plus précieux que le directeur du musée d'une ville bretonne voisine du lieu de la découverte s'était abstenu de m'adresser les renseignements que je lui avais demandés par un télégramme lancé dès le samedi. Ce fait m'avait inspiré la crainte qu'en Bretagne on fût peu disposé à bien accueillir l'étranger qui se proposait de pénétrer dans le pays.

Après deux jours de voyage, j'arrivai à Paris dans la soirée de mercredi, à une heure tardive. Le lendemain, je me rendis en premier lieu chez M. Salomon Reinach, l'illustre savant qui dirige le Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, la plus belle collection d'antiquités du monde. De la découverte, M. Reinach savait seulement ce que lui avaient appris quelques journaux français, mais il était porté à la croire réelle. Ma démarche suivante fut

auprès du Ministère de l'Instruction publique, — notre département de l'Eglise et de l'Instruction. — Le chef de cabinet m'accueillit avec une parfaite amabilité et me dit que ce dont j'avais déjà connaissance pouvait être considéré comme a peu près certain ; il m'assura également qu'il serait tout à fait superflu de me munir de lettres de recommandations pour les autorités locales. Au cours de notre conversation, j'eus l'occasion de lui faire remarquer qu'il n'était pas étonnant que les journaux français n'aient pas ultérieurement donné plus de détails sur cette découverte, car, aux termes même de mes instructions, elle avait une importance bien plus sérieuse pour les peuples du Nord que pour celui de France.

Dès que l'on est sur les boulevards, une sorte de fermentation vitale éveille, en un clin d'œil, l'idée que cette population fourmillante ne doit guère s'intéresser qu'à des événements d'une durée éphémère : le manger et le boire, le théâtre et le plaisir, les modes et les costumes, les paris de course et l'automobilisme, surtout le socialisme et la politique. Mais il est un autre Paris très différent, qui attire moins l'attention quoiqu'il soit d'une toute autre valeur, le Paris studieux, travailleur, agissant. Je n'oublierai jamais la puissante impression qu'à mon premier et déjà lointain voyage en cette ville j'éprouvai à la lecture d'une affiche concernant un cours gratuit de langue — siamoise. Paris, avec sa grande Université, ses nombreuses institutions scientifiques, ses bibliothèques, — les plus riches qui soient au monde, — est un des plus ardents foyers de travaux intellectuels. Il en a été ainsi pendant une immense suite de siècles, il en est encore ainsi aujourd'hui. Là toute étude est possible, là tout s'étudie.

Le soir, je partis pour la Bretagne par le rapide, afin de recueillir de plus amples renseignements. Dès maintenant, on peut dire qu'il y a eu quelque chose de vrai dans les informations de la presse. Ce n'est pas un « canard » (1).

(1) En français dans le texte.

II

Sur les traces des vikings. — Découverte, en France, d'une sépulture de l'âge des vikings, à n'en pas douter la sépulture d'un viking norvégien.

Kernuz, 12 juillet.

L'affaire est maintenant tirée au clair. Il est exact qu'en Bretagne a été découverte une sépulture à barque de l'âge des vikings du Nord. Seulement, la fouille est depuis longtemps achevée, et le corps avec le bateau ou le navire dans lequel il avait été déposé avaient été brûlés. Ce fut, à un certain point, une déception de ne plus trouver, en ce pays, les restes de cette barque de viking, dont l'étude eût été d'un vif intérêt. La trouvaille n'en est pas moins la plus importante et la plus remarquable, qu'en dehors des régions du Nord, l'on ait faite, jusqu'à ce jour, sur le continent européen. Elle mérite notre attention au plus haut degré. Ici se présente une question de nationalité : les Danois se plaisent à revendiquer pour leurs vikings, la France et l'Angleterre ; ils accordent aux Normands, l'Ecosse avec ses îles et l'Irlande. Ce détail est sans doute d'ordre secondaire et ce qu'inspirerait un trop ardent nationalisme ne saurait prévaloir sur les résultats des recherches vraiment scientifiques, car on ne peut apprécier le rôle joué par les vikings en ce pays qu'à la suite d'études sérieuses et poursuivies avec calme. Je dirai toutefois mon opinion sur la question.

En pareille matière, il convient sans doute de ne point se hâter ; mais j'ai subi une impression, prématurée peut-être, mais bien vive, bien réelle : c'est qu'à l'époque actuelle, où l'archéologie norvégienne se relie à celle de plusieurs autres nations qui ont fait leurs preuves des connaissances sur les antiquités de nos pays et sur le prix qu'elles y ont attaché (ceci s'appliquant plus spécialement aux antiquités de l'âge des vikings), il est d'un grand poids que l'événement qui nous

occupe ait frappé l'opinion norvégienne, à ce point qu'un missionnaire ait été désigné pour aller l'examiner sur place. On doit sentir que pour l'étude de ses monuments, la Norvège se suffit maintenant à elle-même et que cette étude elle la porte très haut. C'est là un fait qui éveillera aussi le respect en France, pays où la préhistoire et l'histoire nationales sont l'objet d'un intérêt général.

Bien loin d'être accueilli en Bretagne avec une froide réserve, nous fûmes reçus à bras ouverts. Le vénérable châtelain de Kernuz, qui habite à quinze kilomètres au Sud de Quimper, est précisément l'auteur de la découverte viking, et c'est à la grandiose collection d'antiquités de son vieux et joli château qu'appartiennent les objets recueillis dans la fouille de Groix. M. du Chatellier est un archéologue de marque ; il s'est spécialement occupé, avec grand profit pour la science, de l'étude des plus anciennes époques de la civilisation en Bretagne et de celle des grands monuments si richement représentés en ce pays. Les temps plus récents ont moins attiré ses travaux et le mérite de ce que la découverte soit si réussie et si bien traitée revient à un autre archéologue de la région, un ancien capitaine de frégate, M. Le Pontois, qui prépare le compte-rendu de la fouille. Ces Messieurs ont fait preuve, à l'égard du missionnaire norvégien, d'une inlassable bienveillance ; tout a été mis à sa disposition, toutes les explications nécessaires lui ont été données. M. Le Pontois m'a aimablement offert les dessins qu'il avait tracés, en vraie grandeur, de tous les objets trouvés au cours de la fouille. C'est une acquisition de valeur pour les archives de nos collections d'antiquités.

Ces messieurs et d'autres personnes avec lesquelles je me suis trouvé en relations ont rendu mon voyage en Bretagne aussi agréable que j'aurais pu le désirer. La cordialité simple qu'ils ont témoignée à l'étranger restera toujours chère à mon souvenir. La population bretonne a été intéressante à obser-

ver pour celui qui n'avait jamais encore visité le pays. Comme chacun le sait, elle est de souche celtique, et il n'est point rare de rencontrer chez elle des gens qui ne parlent ni ne comprennent le français. Les riches et originaux costumes du peuple lui impriment une caractéristique particulière.

Mais il est temps d'arriver au cœur de la question, la trouvaille de l'âge des Vikings. On a essayé de rapporter la sépulture à l'une quelconque des expéditions de Vikings mentionnées par les anciens chroniqueurs ; cela tendrait à faire supposer que les notes des écrivains ont toujours été complètes et qu'elles nous aient toutes été conservées, ce qui est inadmissible. Pour le chercheur, il est d'ailleurs indifférent de savoir si le personnage dont on a exhumé les restes s'appelait Harald ou Sigurd, si c'est en 820 ou 825 qu'il est tombé sur le champ de bataille. La manie de vouloir rattacher historiquement d'importantes découvertes archéologiques à des faits enregistrés dans les temps passés est comparable à la prétention d'identifier les corps des défunts, petits ou grands, trouvés en innombrables quantités dans tous nos districts.

Au large de Lorient est une île de quelques kilomètres de longueur et dont le nom, Groix, se prononce Graë en breton. C'est sous un tumulus de la côte Sud de cette île que s'est faite la découverte. Sur l'emplacement destiné à la sépulture avait été halé un grand bateau dans lequel le corps avait été déposé, — en quelle position ?, je ne saurais le préciser, — avec tout l'attirail ordinaire des objets jugés nécessaires à la vie d'au delà, armes, outils, etc., puis fut allumé le bûcher ; enfin, sur ce qui resta de l'homme, de la barque et du mobilier fut élevé un tertre. Comme toujours, les effets de la combustion ont rendu difficile la détermination des objets trouvés. Une bague en or, plusieurs « umbos » de bouclier, des lances, flèches, épées, sont plus ou bien conservés. Quelques garnitures en argent et une notable quantité d'objets très détériorés

sont d'une restitution plus délicate. On remarquera particulièrement plusieurs outils de forgeron. La trouvaille doit être considérée comme fort riche.

Les restes de deux personnes, toutes deux incinérées, ont été reconnues dans la tombe. L'une d'elles a-t-elle été une esclave contrainte de suivre son maître jusque dans la mort ? Il paraît certain que la sépulture appartient au IX^e siècle ; je ne saurais toutefois, dès maintenant, me risquer à serrer de plus près la question de date.

Au surplus je ne voudrais pas prendre les devants sur M. Le Pontois qui a étudié la découverte avec le plus grand soin et qui, par l'étude de la littérature archéologique norvégienne, a acquis pleine compétence pour la décrire. La publication ne se fera pas longtemps attendre.

Encore quelques mots au sujet de la nationalité : je ne doute pas que la tombe trouvée à Groix soit celle d'un viking norvégien. Le mode de sépulture me paraît tout à fait probant. Quel est, en effet, le pays du Nord, autre que la Norvège, où ces sépultures si caractéristiques aient été rencontrées en aussi grande quantité.

C'est de chez nous que cette coutume est spécialement originale, et ceux qui s'étaient attachés à des rites héréditaires avec assez de force pour avoir transporté avec eux, au loin dans l'Ouest, les usages auxquels ils s'étaient assujettis, — cela non sans se heurter à maintes difficultés dont la moindre n'était pas le sacrifice d'une barque, — ces hommes ont, sans doute aucun, été des vikings norvégiens de noble race.

On est toutefois disposé à penser que le mort n'était pas un viking véritable, un viking dans la stricte acception du terme, mais un colon qui se serait établi dans l'île et n'était peut-être même pas né en Norvège, par exemple le fils d'un père norvégien et d'une mère bretonne. Quelques unes des pièces du mobilier exposent en effet des particularités d'apparence étrangère ; de telles pièces, nous ne voyons pas les similaires

dans nos riches collections norvégiennes de l'âge des vikings.

En pareil cas la trouvaille ne serait que plus intéressante. Elle apporterait le témoignage d'un certain affaiblissement du lien avec les usages de nos pères, ainsi que d'un écart avec ceux des bandes de hardis navigateurs vikings.

III

Les Grands Monuments. ⁽¹⁾

Locmariaquer, 14 juillet.

Le pays qui, par la découverte d'une sépulture de l'âge des vikings, vient d'acquérir pour nous un intérêt spécial est remarquable sous beaucoup de rapports. La population bretonne, avec son idiome celtique qui vit encore aujourd'hui sur toutes les lèvres, les costumes pittoresques, les beaux sites, la riche végétation, tout y tient en éveil les regards du visiteur, mais quand ce visiteur est un archéologue, un des traits du pays le saisit sans réserve ; il s'agit des « grands monuments. »

Dans les départements du Finistère et du Morbihan abondent ces très antiques monuments faits d'énormes blocs de roche. Le Morbihan surtout est la terre classique des menhirs, dolmens, cromlechs, galgals. Telles sont les dénominations de ces imposants souvenirs des âges les plus reculés ; plusieurs d'entre elles ont pris place dans le langage scientifique : le dolmen (table de pierre), est ce que nous appelons « dysse » ⁽²⁾ ou « jaettestue » ⁽³⁾ ; le menhir (pierre longue) est notre « bautasten » ; le galgal, notre rois ⁽⁴⁾.

Nous avons aussi des « bautastene » en Norvège, grands et nombreux. Bien des gens ont vu les « cinq vierges folles »

(1) En français dans le texte.

(2) Monceau.

(3) Chambre de géant.

(4) Tertre de pierres.

du Karmsund, dont il existe une représentation dans les collections du Musée historique, et la haute, belle pierre qui, au Sud « des vierges folles » se dresse près de l'église d'Agvaldnes jusqu'à atteindre la base de son toit. Quand le bateau à vapeur passe juste à l'ouest de l'église, le gigantesque « bautasten » se montre distinctement séparé des murs de l'édifice.

Mais ce maître de nos « bautastene » n'est qu'un nain auprès des plus grands menhirs bretons.

Le grand menhir de Locmariaquer qui depuis bien longtemps git brisé en plusieurs morceaux, était haut d'environ vingt-cinq mètres, large de trois à quatre et d'une épaisseur stupéfiante. Qu'on imagine un de nos grands navires vikings planté sur un de ses bouts. On a calculé que le poids de ce bloc colossal atteint deux cents mille kilogrammes. Un autre menhir, souvent dessiné, mais de taille plus modeste, sept mètres cinquante, avec toutefois une très forte largeur au sommet, se voit non loin de la pointe de Penmarc'h.

Ce n'est pas seulement par leurs gigantesques proportions que se font remarquer les menhirs de la Bretagne, car ils sont en général de longueur ordinaire et même petits, — c'est, et plus encore, par la manière dont ils sont disposés — en certains endroits où ils forment de longues et compactes files. Tels sont les « alignements », si célèbres. Un archéologue français a dit qu'après les ruines de Mycènes, les « grands monuments » du Morbihan lui ont paru les plus imposants des restes antiques. Je n'ai pas été à Mycènes, mais la vue des « alignements » m'a frappé d'une admiration sans partage. Représentez vous trois puissants groupes occupant ensemble, — deux larges intervalles compris, — une longueur de près de quatre kilomètres et dressant sur dix, onze et treize rangées parallèles, environ deux mille huit cents menhirs.

Et ce nombre a certainement été plus considérable autrefois. Deux des groupes se terminent à l'une de leurs extrémités

par un étrange enclos de grande dimension ; l'un a la forme d'un demi-cercle, l'autre celle d'un quadrilatère dont les côtés sont constitués, en partie par des menhirs juxtaposés, en partie par des tumulus semblables à des remparts.

Quiconque s'intéresse quelque peu à l'histoire de la civilisation reste surpris au point de lâcher toute bride à son imagination. Ces mystérieux bataillons de pierres, à quoi ont-ils servi ? Que furent les hommes qui les ont érigés ? Sont ils l'œuvre d'une longue suite de générations, le travail d'une longue série de siècles ?

Que s'est-il passé dans ces avenues que bordent les alignements ? Des cortèges de fêtes, des processions religieuses ont-ils parcouru ces grandes allées ? N'a-t-on pas célébré là de sanglants sacrifices ? Des chants y ont-ils retenti, mêlés aux éclats stridents des trompettes ? S'y était-il tenu des assemblées populaires et guerrières, des élections de chefs, des cérémonies funéraires ?

A ces questions, nulle réponse. L'âge des alignements ne saurait non plus être déterminé avec quelque certitude. Sans doute, on admettrait comme probable qu'ils appartiennent à la fin de l'âge de la pierre ou aux débuts de l'âge du bronze dans ce pays, comme les autres monuments voisins qu'il semblerait moins difficile de rattacher approximativement à une époque classée.

Dans les environs immédiats des alignements, et cela témoigne d'une contemporanéité, s'espacent de grandes « guestue », lourdes chambres sépulcrales bâties d'énormes blocs de roche, précédées souvent d'une longue galerie d'accès et toujours toiturrées de hauteurs gigantesques. Aujourd'hui, beaucoup de ces roches sont à nu ; autrefois, elles étaient toutes recouvertes d'un amas de pierres et de terres.

Ces très anciens tombeaux sont peut-être les plus vieux monuments que puisse exposer le Nord de l'Europe. On les trouve aussi chez nous et la limite septentrionale de leur

extension est dans le Bohuslœn, à environ un mille à l'Ouest de l'église d'Enningdalen. Deux d'entre eux sont représentés sur les murs de la Salle des antiquités de l'âge de la pierre.

Mais en Bretagne, ils se rencontrent par quantités et sont généralement plus grand qu'en Scandinavie. Plusieurs sont spécialement intéressants en ce que leurs parois intérieures, sur leurs flancs et sous leurs tables, sont décorées de signes gravés. Ces gravures rappellent nos « Helleristninger » (1) ; elles consistent, soit en simples motifs d'ornementation, soit en figurations symboliques, — le plus souvent celle de la hache, — soit en cupules circulaires ; rares sont les représentations d'animaux, d'empreintes de plantes de pieds ; celles d'êtres humains semblent n'avoir pas été observées dans les dolmens de cette partie de la France.

Quelques-uns de ces tumulus sont de dimensions gigantesques. L'énorme mont Saint-Michel de Carnac a pris son nom d'une chapelle bâtie sur son sommet et devenue maintenant inutile, ébranlée qu'elle a été par les travaux entrepris en galerie lors des fouilles des dernières années.

Un grand galgal, dit le Mané-ar-Hvoëk, s'élève à peu de distance de Locmariaquer. Le diamètre de sa base est d'environ cent mètres, et sa hauteur de dix mètres. Il renferme un dolmen central que l'on peut visiter après s'être procuré dans le voisinage, une clef et de la lumière.

Il serait superflu d'accumuler ici les noms et les exemples. Ce que nous savons de ces monuments est bien peu de choses, et suffit à peine à nous former une image de ce qu'ils ont été. Les signes gravés ne nous renseignent pas davantage. C'est sans doute un trait caractéristique de l'histoire de la plus ancienne civilisation européenne que, sur un territoire d'une étendue relativement si restreinte, se soit développée une exubérante richesse de monuments colossaux. Là fut peut-être

(1) Signes gravés sur roches.

un centre de civilisation de la plus grande importance et, quand on songe que de semblables monuments se voient aussi en Irlande et dans cette partie occidentale de l'Angleterre où sonne encore vivant et florissant l'idiome celtique, il paraît naturel d'attribuer les grands monuments à la nation des Celtes.

Au sujet de ces ruines énigmatiques, il me reste encore quelque chose à signaler. Elles ont dû être vues par nos vikings, mais quelle influence ont-elles exercé sur eux, quelles idées d'imitation ont-elles éveillé chez nous ?

Les vikings n'avaient point besoin de leçons pour apprendre à ériger des « bautastesse ». La coutume d'en dresser apparut dans le Nord bien longtemps avant l'époque de leurs expéditions. Mais l'aspect de grands alignements était de nature à frapper leur imagination. Cependant, à ma connaissance, rien n'indique qu'ils aient essayé de les copier. Les matériaux nécessaires ne leur manquaient pourtant pas, et la difficulté de les employer n'était pas pour intimider l'esprit d'initiative des vikings.

Il n'est pas admissible que les vikings n'aient point remarqué ces grands monuments ; ils ne voyageaient sans doute pas comme des touristes, pour visiter des curiosités (bien que nous ayons maintes preuves qu'ils n'avaient pas oublié d'emporter leurs yeux avec eux) ; certainement ils s'intéressaient avant toutes choses à l'or et à l'argent, mais les grands monuments sont précisément sur les côtes, et du fait même que les terres chrétiennes étaient à cette époque, pour ainsi dire abandonnées et désertes, il faut conclure qu'ils étaient alors plus complets, plus imposants qu'aujourd'hui et qu'ils devaient avoir conservé quelque caractère mystique. On a soutenu, il ne faut pas l'oublier, que les vikings n'avaient jamais passé par là.

Un beau jour, quelque chercheur aura-t-il l'heureuse chance de relever une inscription unique sur une de ces milliers de pierres, comme dans la fameuse chambre sépulcrale de Orcads sur le lion de marbre de Venise.

IV

Ce qu'en France on sait de la Norvège

Paris, 10 juillet.

Après avoir, dans mes lettres précédentes, rendu compte de la découverte en Bretagne d'une sépulture viking, découverte qui a été la cause de mon voyage, et après avoir, autant que le temps me la permis, donné quelques renseignements sur les « grands monuments », choses les plus remarquables que les vikings ont pu voir en ce pays, il n'est pas hors de propos de dire quelques mots d'un sujet qui, sans être de grande importance relativement à l'âge des vikings, ne nous est probablement pas indifférente : l'heure actuelle.

Connait-on quelque peu en France le rôle qu'en son temps joua le peuple norvégien dans l'histoire de la civilisation ? Connait-on les expéditions des vikings ? Connait-on nos églises en bois et nos bois sculptés ? Sait-on quelque chose de notre histoire ?

Nous sommes tellement sous l'influence du vieux dicton qu'en France on ignore tout au-delà de soi-même, parce que le pays est un monde assez grand pour se suffire, que nous éprouvons quelques difficultés à arracher ce préjugé. Je demande à n'être pas mal compris. Nous ne sommes pas en France l'objet d'un intérêt général, parce que la nation est trop supérieurement riche et par suite trop occupée par les affaires de toute l'étendue du monde ; elle est cependant quelque peu en relations avec beaucoup d'entre nous, et cela dans une proportion étonnamment plus forte que nous le croyons.

Lors de mes deux visites en France, j'ai rencontré bien des personnes appartenant à toutes les classes de la société ; aucune d'elles n'ignorait ce qu'est Christiania (d'Oslo je me suis abstenu de parler). C'est peu, dira-t-on ; mais n'ai-je pas connu plusieurs Norvégiens qui prenaient Zurich pour la

capitale de la Suisse. Erreur, d'autant moins excusable que ce pays et la capitale sont généralement très connus.

Un nom a sa petite valeur, il n'est pas nu, il porte sur lui des parcelles de savoir. Rares sont les peuples qui n'aient pas témoigné grand intérêt aux choses spéciales au nôtre : littérature, musique, peinture, voyages d'exploration, sports d'hiver, commerces de bois, de poissons ; et autour de l'empreinte ainsi obtenue, s'élargissent les connaissances. Il n'est pas non plus négligeable le nombre des Français qui ont visité la Norvège.

Dans l'ordre scientifique, il n'en va pas autrement. C'est de France que sont partis les premiers mots de blâme contre l'exclusivisme et, pour la science dont je m'occupe, j'ai trouvé que ce blâme n'était en aucune façon mérité. On peut, au contraire, rencontrer en France les connaissances étonnamment complètes et détaillées des antiquités norvégiennes.

Une grande difficulté git dans la prononciation des mots étrangers. De notre part, il serait ridicule d'exposer ici quelque prétention à ce sujet ; nous avons plutôt à nous excuser de notre défectueuse prononciation du français, mais ce défaut est moins pardonnable que ce dont nous avons parlé plus haut. Cette difficulté peut être illustrée par un exemple : arrive-t-il que dans une conversation sur les vieux arts norvégiens se prononce soudain le mot « Yrn », il suffit de quelques instants de réflexion pour comprendre que « Urnes » (en ce qui concerne nos vieilles églises de bois) se présente à une oreille française comme le pluriel du mot « Urn ».

Mais même à ce très général mais excusable défaut, s'opposent de brillantes exceptions. J'ai voyagé deux jours avec un archéologue français qui parlait à peu près correctement de Koralt, Hoarfagr, de Sigurd Jorsalafar et de la Longue nef de Gokstad ; il est vrai que cette personne lisait le norvégien et connaissait en grande partie notre littérature scientifique et nos sagas nationales.

Au sujet d'un ecclésiastique, d'une rare instruction, qu'il avait rencontré dans une paroisse de la campagne, le grand botaniste Linné écrivait : « Je n'aurais jamais cru que tant d'érudition pût se cacher derrière tant de broussailles ». Je me fais un plaisir de dire quelque chose de semblable du grand propriétaire foncier archéologue du Chatellier et de l'officier de marine archéologue Le Pontois. Mais leur savoir n'était caché que pour celui qui, d'un peu loin de la France, suit jour par jour ce qui s'y écrit et ce qui s'y élabore. Il faut maintenant réparer notre erreur ; nous avons été heureux de constater le souci vraiment scientifique dont étaient imprégnés les propos des deux archéologues bretons, propos exempts de toute théorie aventurée ou précipitée, élevés au-dessus de toute réclame sensationnelle, exprimés avec la clarté française et avec précision dans l'exposé des faits.

A mon retour de voyage, j'eus occasion de donner quelques détails sur ce que j'avais vu et lu. A l'Institut de France, en séance de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, je reçus de M. Salomon Reinach et de M. le président Babelon l'invitation de présenter une courte relation de la découverte d'Oseberg, illustrée par quelques photographies. Je n'avais malheureusement pas apporté ces illustrations.

La découverte excita une vive attention. Les ornements sculptés furent naturellement l'objet d'un grand intérêt et provoquèrent maintes questions. Les sacrifices d'animaux (et d'êtres humains ?) furent aussi très remarquables ; ils suggèrent à M. Reinach en rapprochement avec la coutume encore aujourd'hui quelquefois pratiquée, de fusiller le cheval d'un général sur la tombe de son maître.

M. Reinach fit ensuite ressortir en termes chaleureux la portée de la découverte qu'il déclara être d'une importance mondiale ; il exprima l'espoir que la fouille serait bientôt décrite dans une publication digne d'elle et richement illustrée. Le savant universellement connu, traite enfin de diver-

ses questions relatives à notre trouvaille et présente son opinion sur les explications qui lui avaient été données.

Prendre part, à Paris, au centre de la capitale du monde, à une assemblée de savants discutant une découverte de l'âge des vikings norvégiens est un fait bien caractéristique. Mais n'avons nous pas déjà dit que les vikings, les églises en bois sont sujets ignorés en France !

Et nous, Norvégiens, que savons nous de la France ! Je crains que beaucoup d'entre nous ne se soient fait des choses françaises une idée incorrecte et imparfaite. Je ne parle pas ici des personnes qui ont eu des occasions particulières d'entrer en relations avec ce pays, nos peintres, quelques hommes d'affaires et beaucoup de gens appartenant à nos classes d'instruction moyenne. La langue française n'occupe plus dans nos écoles une place en quelque sorte prééminente, au contraire. C'est cependant une langue puissante, et à laquelle on devrait ne rien reprocher.

Encore seulement deux mots. J'ai dit qu'au ministère français on avait jugé superflu de me munir de lettres de recommandation pour les autorités locales, rien ne s'est montré plus exact. Je reçus toutefois plus tard, du ministère, une lettre pour le préfet du Morbihan, que l'on priait de « faciliter dans la plus large mesure possible » (1) la mission qui m'avait été confiée. Je cite le fait comme un dernier témoignage de la courtoisie française.

La Bretagne conserve-t-elle encore quelque barque viking ? Et la France, et l'Angleterre, et l'Irlande et d'autres pays, qui sait ? quelles surprises le sein de la terre ne pourrait-il pas nous ménager ? En attendant, la Norvège a seule aujourd'hui l'honneur de posséder quelques-uns de ces antiques navires que leur grandeur suffit à ranger parmi les plus beaux du monde.

(1) En français dans le texte.

On s'est maintenant mis d'accord pour construire à ces bâtiments un abri décent. Il sera ou complètement creusé dans le sol, ou, comme je l'espère, consistera en un édifice parfaitement éclairé et élevé au-dessus du sol. Les travaux devront être achevés avant la fin de l'année prochaine. Il a de plus présenté un projet original et tout nouveau qui pourra triompher des difficultés financières.

